



# REVUE DE PRESSE

→ contact

**Catherine Guizard**

01 48 40 97 88 & 06 60 43 21 13

[lastrada.cguizard@gmail.com](mailto:lastrada.cguizard@gmail.com)

# VATERLAND, LE PAYS DU PÈRE

de **J-P Wenzel** avec la collaboration de **Bernard Bloch**  
et mis en scène par **Cécile Backès**

.....

avec **Nathan Gabily, Cécile Gérard, Martin Kipfer** et **Maxime Le Gall**

assistante à la mise en scène **Cécile Zanibelli**, scénographie **Antoine Franchet**, réalisation des images **Simon Backès**, conseil artistique germanophone **Andrea Schieffer**, création son & vidéo **Juliette Galamez**, assistée de **Stéphane Faerber**, lumière **Pierre Peyronnet**, régie générale **Frédérique Steiner-Sarrieux**, costumes **Céline Marin**

**production → La comédie de Béthune.** Coproduction : Cie Les piétons de la place des fêtes, le NEST-CDN de Thionville orraine, Scènes Vosges, le Théâtre Ici et Là de Briey. Avec le soutien du Carreau-Scène Nationale de Forbach et de l'Est mosellan, du trait d'Union de Neufchâteau, de la comédie de l'Est-CDR de Colmar. Avec la participation du JTN.

## Théâtre de l'Aquarium

**27 février → 16 mars 2014**

du mardi au samedi à 20h30, le dimanche à 16h

# l'Humanité

**Cécile Backès**, qui dirige la Comédie de Béthune-Centre dramatique national Nord-Pas-de-Calais depuis le 1er janvier, met en scène *Vatertand, le pays du père*, d'après la pièce (1982) de Jean-Paul Wenzel avec la collaboration de Bernard Bloch. L'œuvre tient de l'autofiction, comme on dit pour le roman. Elle a trait au voyage effectué par l'auteur en Allemagne, il y a quelque trente ans, sur les traces de son père, soldat de la Wehrmacht revenu en Allemagne après avoir volé l'identité d'un Français mort. Le frère de ce dernier se met à la recherche têtue de l'usurpateur. Là-dessus se greffe la propre quête de l'auteur, sa découverte d'un pays coupé en deux par l'histoire et dont il ignore la langue tout en sachant obscurément qu'il en vient, malgré lui... Cela tient ensemble de l'intrigue policière, du récit initiatique et du journal de bord anxieux. L'écriture s'efforce d'autant plus au sang-froid et au regard sec que le motif en est bouleversant. Dans le théâtre si riche et divers de Wenzel, voilà un re-père d'envergure.

**Cécile Backès se projette dans la fable autobiographique de l'autre avec la ferveur** de qui s'interroge également sur son origine, ce qui fait tout le prix de son approche, axée sur l'exploration d'une sphère intime énigmatique. Le narrateur ponctue sa quête de riffs de guitare électrique, tandis qu'entrent et sortent vivement la mère dépassée par l'événement, le père en fuite, l'homme qu'il a trahi et celui qui le traque. Le son en voix « off », et la vidéo (Juliette Galamez assistée de Stephan Faerber) participent d'un climat de mélancolie angoissée que renforcent, en voix « off », de nombreuses bribes d'allemand. C'est joué avec une manière d'évidence sensible par Nathan Gabily, Cécile Gérard, Martin Kipfer et Maxime Le Gall. Entrer dans la vie d'autrui, n'est-ce pas tout l'art du théâtre? À plus forte raison s'il s'agit du roman «vrai» d'une existence. C'est donc bien, à la fin, à quoi se livre Cécile Backès, en un geste de partage ému.

**Jean-Pierre Léonardini**  
10 mars 2014

La vie comme un roman. Oui, pourquoi pas, mais alors il faudrait que le train s'arrête en marche. Il faudrait se projeter dans le passé, dans le futur et se prendre pour un héros.

Nous sommes tout un chacun héros de notre vie en tant que sujet. Mais qui a le temps dans la vie courante de se retourner sur ses origines. C'est curieux, la question des origines peut bouleverser de façon très romanesque notre perception du temps, parce qu'il s'agit pour l'enquêteur de se déplacer dans le passé, tout en restant sur pied au présent. Et en vérité, c'est comme si un individu à rollers guettait l'horizon et donc le futur, en se plongeant dans l'inconnu.

Pour plonger dans l'inconnu, il faut avoir une bonne raison, en ressentir le manque, vouloir l'identifier, lui donner un nom, une réalité, une existence.

Ce qui est très intéressant dans l'écriture de la pièce *Vaterland* issue du roman autobiographique éponyme, c'est qu'à travers chacun des personnages, c'est le même fil narrateur subjectif qui se déplace. Nous les voyons tous penser isolément, en train d'écrire dans leur tête l'histoire de leur vie mais sans en connaître le bout.

Plusieurs personnages habités par plusieurs histoires qui les lient entre eux évoluent dans leurs bulles parallèles comme sur les rayons d'une toile d'araignée.

Il y a le jeune homme de 35 ans, musicien de rock dans un groupe qui recherche son père allemand, qui l'a abandonné avec sa mère presque à la naissance.

Il y a l'homme qui recherche obstinément des traces de son frère et qui finit par traquer l'allemand qui a usurpé son identité.

Il y a la jeune femme qui apprend que son mari est un imposteur, un allemand qui s'est fait passer pour un alsacien.

Et surtout, il y a l'allemand en question qui a tué lors d'une rixe un français et dans un coup de folie s'est emparé de ses papiers pour devenir à son tour français et séduire

une belle jeune femme.

La toile a pour paysage, l'Allemagne en décombres et la France d'après-guerre.

Un véritable sac de nœuds mais fruité, fruité par le désir si naturel de connaître la vérité. Une vérité insaisissable, planquée sur fond de guerre, parce que le destin de tous ces individus découle de circonstances inconcevables en temps de paix. Et pourtant tous les personnages sont des gens ordinaires pour qui la notion de famille a un sens. Tous vont découvrir que leurs valeurs ne sont pas conformes à la réalité. Tous vont être amenés à se remettre en question.

Pas évident de mettre en branle un fil narrateur tissé par plusieurs bouches. La metteuse en scène, **Cécile Backès**, en adhésion avec les créateurs de la pièce, a choisi de faire vibrer la toile d'araignée en rayons suffisamment espacés pour permettre au musicien de rock de pincer les fils de ladite toile, en rayonnant, cela va de soi.

**Cécile Gérard** en jeune femme « abusée » est épatante. Sa présence lumineuse et drôle, éclaire ce polar aux teintes sombres quoique adoucies avec humour par l'interprétation de ses jeunes partenaires.

La pièce est aussi captivante qu'un roman policier et avec juste un grain de folie supplémentaire que ne manquera pas de pondre cette jolie toile, ce sont toutes les cloches de notre mémoire qui vont se mettre en vrilles, suspendues aux lèvres du jeune homme avouant qu'il a le trac à l'idée de rencontrer enfin son père.

Comme nous le croyons !

Et nous pensons à ces chanteurs de rock'n roll qui faisaient de l'auto stop sur les routes en quête d'ailleurs. Un ailleurs que nous retrouvons avec plaisir, avec émotion dans ce rocambolesque road movie, passionnant.





## UNE QUÊTE PEUT EN CACHER UNE AUTRE

**Au Théâtre de l'Aquarium, Cécile Backès met en scène « Vaterland/Le pays du père », qui est la recherche du père honteux.**

La quête du père inconnu est une marche souvent douloureuse. Celle du père honteux est un chemin de croix. On n'en revient jamais indemne –si tant est que l'on en revienne. *Vaterland, le pays du père*, mis en scène par Cécile Backès, affronte cette longue marche, à partir d'un texte signé de Jean-Paul Wenzel, avec la collaboration de Bernard Bloch .

L'histoire d'origine est banale. C'est celle d'un jeune soldat allemand de la Wehrmacht, Wilhelm (Martin Kipfer), qui dérobe les papiers d'identité d'un français, Louis Duteil, et qui se fait passer pour ce dernier afin de draguer Odette (Cécile Gérard), à Saint-Etienne, en 1944. Puis Wilhelm disparaît, traqué par Henri (Maxime Le Gall), frère de Louis, qui veut élucider la disparition de ce dernier. Plus tard, bien plus tard, en 1982, Jean (Nathan Gabily), fils de Wilhelm, musicien de rock, passe à son tour la frontière allemande à l'occasion d'une tournée et entreprend de mener ses propres recherches, entreprises également par Odette.

La pièce est ainsi l'histoire d'une triple quête, celle d'une femme, d'un fils et d'un frère. On passe d'une époque à une autre, de l'Allemagne détruite de l'après-guerre au pays développé d'aujourd'hui, d'un drame à un autre, d'un personnage à un autre, avec le récit des trois impétrants pour fil d'Ariane.

C'est à la fois la force et la faiblesse de la pièce. La force car l'émotion suinte en permanence de cette recherche du temps obscur, tout en tension, admirablement servie par la bande des quatre acteurs. La faiblesse car la forme linéaire, aussi hachée soit-elle par les riffs de guitare et une scénographie imaginative, finit par produire un sentiment de langueur.



**Jack Dion**  
1 mars 2014

LA CULTURE EST UNE RÉSISTANCE À LA DISTRACTION PASOLINI

# La Terrasse

## Vaterland, le pays du père

**Cécile Backès met en scène le texte écrit par Jean-Paul Wenzel avec Bernard Bloch, dans lequel se mêlent archéologie autobiographique et fiction. Une partition au suspense prenant et un beau travail scénique.**

Mieux que le récit de sa propre filiation, au-delà de l'anecdote de ce jeune chanteur de rock qui cherche outre-Rhin le père qu'il n'a pas connu, Jean-Paul Wenzel fait le portrait des relations complexes entre la France et l'Allemagne, et celui d'une génération prise entre l'héroïsme résistant et la collaboration honteuse de ses parents. Sans caricature ni moralisme, il raconte une histoire à laquelle l'Occupation sert de cadre originel. Il évoque la tragédie de la Seconde Guerre mondiale par le biais d'une idylle poignante, et restitue les affres de la reconstruction de l'Allemagne réchappée du nazisme à travers la figure d'un personnage complexe à la psychologie retorse. Wilhelm, soldat du Reich en poste à Saint-Etienne, aime la France et le français : tout le dispose à tomber amoureux d'une Française. Odette est jeune, fraîche et jolie, et elle succombe vite au charme de celui que tous prennent pour un Alsacien en exil lors de ses promenades en civil dans les rues de la ville. Wilhelm usurpe l'identité de Louis Duteil, un soir où la beuverie tourne mal, et cache son cadavre dans les ruines d'une maison bombardée. Mais Henri, le frère résistant revenu des camps, recherche son frère et découvre la supercherie. Wilhelm fuit l'opprobre et l'accusation d'assassinat et se réfugie dans l'Allemagne dévastée de l'après-guerre. Commence alors la traque de l'Allemand par le Français, de ville en ville et d'indice en indice. Trente-cinq ans après, Jean, le fils né de cette union scandaleuse, reprend l'enquête.

### **Puzzle recomposé autour de l'absence**

Cécile Backès choisit une mise en scène à la fois complexe et limpide pour raconter cette histoire où les temps et les lieux se chevauchent : l'aventure amoureuse, la traque obstinée et la quête du père évanoui dans les soubresauts de l'Histoire. Les quatre comédiens (Nathan Gabyly, Cécile Gérard, Martin Kipfer et Maxime Le Gall) investissent le dispositif frontal aux espaces de jeu séparés par des rideaux qui s'ouvrent et se referment entre cour et jardin, et sur lesquels sont projetés des images plus suggestives que réalistes. Les comédiens, debout au micro, racontent cette épopée minuscule aux allures de tragédie terrifiante. Enregistrements, musique en direct, chansons, phrases en allemand et anecdotes en voix off ponctuent le récit, et constituent les pièces d'un puzzle qui se recompose petit à petit. Manque, à la fin, la dernière pièce, celle de la figure retrouvée et de l'aveu de Wilhelm : au spectateur de l'imaginer, à partir de ce qu'il a reçu et compris. A lui, peut-être de décider comment terminer l'histoire de ce conflit, suspendu entre le pardon, la réconciliation et la détestation héritée et tenace. Servi par quatre excellents acteurs, cette mise en scène aux qualités esthétiques et chorégraphiques remarquables constitue une belle adaptation théâtrale d'un texte fort et poignant.

**Catherine Robert**  
le 28 fév. 2014



## FREQUENCE PARIS PLURIELLE

*Vaterland*, ça sonne comme un son de guitare oubliée. Comme la langue allemande en mode moderato cantabile.

*Vaterland*, c'est la recherche d'un père derrière les écrans de fumée de la mémoire. C'est l'histoire de toutes les pièces du puzzle, celle de tous les associés de hasard aux destins irrémédiablement liés : fils, père, mère, frère... Une quête d'identité qui se répercute à chaque étage de palier de la vie des susnommés.

*Vaterland*, c'est la guerre qui joue avec les hommes et leur destinée.

*Vaterland*, c'est le regard déchiré d'une amoureuse qui s'abîme dans l'attente. C'est un frère en trajectoire intermédiaire, toujours décalé. C'est un fils à la poursuite d'une assise, d'un socle solide sous ses pieds. C'est un père dédoublé.

*Vaterland*, c'est une suite de gestes enchaînés en toute délicatesse : fleur tendue, nichée au creux de la poitrine, ramassée sur le bitume, manteau placé sur des épaules frémissantes, tête de mère posée doucement sur genoux d'enfant qui lisse les pensées sur le front tourmenté. Abandon... Inversion de protection... Attention... Générosité qui nous transperce. Silence dans les travées. Gestes comme autant de relais entre les personnages, véritables liants de la pièce, qui devient presque une valse, aidée en cela par le son de la guitare électrique, si vaporeux parfois, et des voix en accord parfait. Juste là pour se souligner l'une l'autre, d'un trait subtil et léger... Se superposer sans se nuire... Voile d'irréalité.

Et si, au-delà de tout, de soulever le manteau de la grande histoire, de revisiter la quête impossible qui nous mène inéluctablement vers nos propres abîmes, cette pièce finement écrite, superbement interprétée, permettait de faire un pas de côté en soulignant un pressentiment tout au long distillée par la mise en scène : et si le véritable lien entre êtres humains résidait dans cette tendresse attentive, douce, subtile, sûre de son fait ? D'autant plus forte qu'elle se déroule sans effusion.

Que dire d'autre de cette féerie sinon que l'on reste bouche bée devant les prodiges de finesse et d'élégance dévoilés ici ?

Allez-y vite!

**Camille Arman**  
2 Mars 2014

Il s'agit d'une sorte de retour aux sources puisque « Vaterland » avait été créé en 1983 au théâtre de la Tempête. Le texte de Wenzel et Bloch est un texte littéraire, encore une fois. Si on peut être ému voire interpellé par cette quête du père, il n'en demeure pas moins que l'adaptation pose problème : il y a un travail de dramaturgie, mais on aurait pu élaguer davantage ce texte long, un peu répétitif vers la fin. Jean-Paul Wenzel n'est pas le Graham Green du « Troisième homme ». Il n'est pas non plus Patrick Modiano. Auteur reconnu de « Loin d'Hagondange », il propose ici un texte écrit efficacement, peut-être plus fait pour être lu que dit par des comédiens qui se confient, de façon artificielle, au public.

Résumons : En 1944, à Saint-Étienne, Wilhelm, un soldat de la Wehrmacht se querelle avec un jeune français et finit par le tuer. Plus intéressant, il se débarrasse de sa propre identité (devenue inacceptable ?) en défigurant le mort et en prenant son identité. Le Français, Louis Duteil avait une fiancée, Odette. Le frère de Louis va mener une enquête pour retrouver le responsable. En 1982, à l'occasion d'un voyage en Allemagne (pour un concert) le fils de Wilhelm et Odette, va chercher, lui aussi, à retrouver cet homme, puisqu'il a été mis au courant, au final, du changement de nom de son père. La pièce nous propose un cheminement sophistiqué, un montage entre les deux enquêtes (ou quêtes ?) les trois, plutôt, puisque Odette elle-même va venir en Allemagne et croiser, d'ailleurs, son beau-frère.

La mise en scène semble avoir misé sur la recherche du réalisme : nous avons donc droit à une bande son travaillée, à des projections sur le fond de scène. En même temps, à mesure que se déroule la pièce, les personnages se croisent de plus en plus et la scène est utilisée de façon plus intéressante : profondeur, existence de décors suggérés, projections d'images stylisées, comme des éclats de lumières ou bien une simple maison, dans un cadre rétréci. Et c'est là, dans cette deuxième partie, que nous sommes vraiment touchés par ce qui se passe. Il y a bien sûr la force du questionnement : le jeune homme va-t-il ou non retrouver son père et, alors, que se passera-t-il ? Beaucoup de choses passant déjà dans le texte, le spectacle gagne à suggérer plutôt qu'à montrer. Certaines images sont fortes et fonctionnent. Les comédiens sont tous très bons : Nathan Gabilly est Jean, le fils. Il emporte l'adhésion par sa fragilité et son côté un peu dézingué de rocker. La palme revient (malgré le talent de Maxime Le Gall et Cécile Gérard) à Martin Kipfer, énigmatique et parfois glaçant.



**Le festival « Vi(ll)es » s'ouvre au Théâtre Gérard Philipe avec « Vaterland ». Et c'est une très jolie ouverture. Cécile Backès propose, en effet, une mise en scène fine et personnelle du récit intime de Jean Paul Wenzel. Le charme agit donc. Grâce aux ressources de la vidéo, et de la bande son, on suit les quatre personnages dans ce labyrinthe où ils se cherchent, se croisent, se perdent et se trouvent... sans plus vouloir en sortir.**

En 1944, Wilhelm Klutz, soldat de la Wehrmacht, devient Louis Duteil. Il a usurpé cette identité pour l'amour d'Odette, une Française. À la fin de la guerre, Henri Delteil part à la recherche de son frère, Louis, disparu. Il enquête et découvre l'usurpation. Sa quête devient traque. En 1982, Jean, le fils d'Odette et Wilhelm, fait une tournée avec son groupe de rock en Allemagne. Il se met à chercher ce père qu'il n'a jamais connu. Et, obstinément, étrangement, ses pas s'emboîtent dans ceux de Wilhelm et d'Henri : hasards et coïncidences, fils emmêlés de quatre vies liées par une histoire d'identité.

Ces quatre vies sont quatre voix narratives dans Vaterland. Elles entrent en écho. On se dirait souvent dans un rêve, ou dans un conte, tant les repères ordinaires s'effondrent. Car il ne s'agit pas simplement de passer la frontière entre des États, mais d'abolir celle des époques, des lieux, celle encore qui sépare le moi du toi, la haine du pardon, l'amour de l'oubli. Or, la mise en scène de Cécile Backès fait ressentir tout cela sans effet de soulignement. Les comédiens occupent le même espace de la scène. Ils sont tous là, comme ils sont là dans les espaces mentaux des uns et des autres. Par ailleurs, le travail sur le son permet à la fois de créer une distance avec le réalisme et d'engendrer échos et brouillages sensibles. Un système d'écrans voiles évoque la distance et la présence obsessionnelle du

souvenir.

## Un road-movie intérieur

Surtout, ces voiles palimpsestes se couvrent d'images captées en Allemagne, en France. Parfois floues, en plan si large ou si gros que la référence y est difficile, ces images ne sont pas des documents mais des perceptions. La réalité ne peut être en effet que plurielle et intime. Elle est dans les je, dans la musique qui relaie la parole, dans notre regard qui ne saisit jamais un ensemble cohérent. Comme la vie est invraisemblable et déraisonnable, comme, de plus, la guerre la dépèce, Cécile Backès nous présente un puzzle dont les pièces s'emboîtent, mais que nous ne verrons jamais en entier. C'est d'autant plus vrai que le récit opère par ellipses. La pièce s'arrête avant le dénouement. Ce qui importe, c'est sans doute la quête, la perte, pas les retrouvailles au bout du chemin. En ce sens, Vaterland a un côté polar, un côté road movie. On y est tenu en haleine. On n'en sort pas avec toutes les clés du domaine.

Il y a comme une pudeur qui serait le revers de la force des sentiments. Ce qu'on ne saurait formuler clairement émerge dans le rêve, comme le montre une belle scène fellinienne du spectacle. Et, pour transmettre cette émotion, les comédiens ont du talent. On ne dira pas que leur jeu est époustouflant, mais chacun a le sien. On a même l'impression qu'il suffirait de gratter un peu la croûte du personnage pour entendre battre le cœur de l'être humain. Et l'on se prend alors à éprouver de la tendresse pour les personnages. En outre, la direction d'acteur de Cécile Backès, qui joue beaucoup sur les placements, évite certaines facilités. En définitive, Vaterland est un spectacle fin, un road movie rock joliment orchestré.



On est en 1982. Sur un écran un paysage défile. Devant, un homme est assis avec un sac de voyage. Dans un coin, un guitariste rock joue et dit « Je pénètre dans le pays de mon père ». Et la pièce, écrite par Jean-Paul Wenzel et adaptée par Bernard Bloch, nous invite à un flash-back dans cette quête du père. L'histoire s'enclenche, celle d'un jeune soldat allemand, Wilhelm, qui, à Saint-Etienne, alors que la guerre touche à sa fin, dérobe les papiers d'identité d'un jeune Français, Louis, qu'il a tué accidentellement dans une bagarre. Il s'en sert pour séduire une jeune Française, Odette qu'il épouse. Traqué par le frère du mort, Henri, qui découvre presque par hasard l'usurpation d'identité, Wilhelm s'enfuit en Allemagne où il disparaît.

La pièce superpose trois périodes, 1944, l'après guerre où, chacun à leur tour, Henri et Odette cherchent Wilhelm et traquent la vérité et enfin 1982, où le fils de Wilhelm et d'Odette part à la recherche de son père. On glisse de la France de la guerre à l'Allemagne vaincue et détruite et enfin à l'Allemagne prospère. On passe aussi d'un personnage à l'autre, chacun révélant un morceau de l'histoire. Cela ressemble à un puzzle dont les pièces s'agencent peu à peu. La musique s'insère entre les paroles, il y a des bruits de gare, de rue, de langue allemande, la vidéo crée une atmosphère de road-movie, avec des fragments de paysages flous, des corps et des mouvements esquissés. On est dans le monde des souvenirs où chacun cherche l'autre. Malheureusement si le procédé s'avère efficace au début, où l'atmosphère est bien créée, il s'use au fil de la pièce. Si on s'attache aux personnages et à l'histoire dans la première partie, on se lasse de cette recherche qui nous fait errer de Francfort à Baden-Baden, de Wuppertal à Hambourg et qui semble bien longue.

**Micheline Rousselet**

4 mars 2014

## **L'HISTOIRE HALETANTE D'UN PÉRIPLÉ AMOUREUX INTERDIT À LA FIN DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE**

Un récit d'images et de fragments du passé reconstruits sur la dualité du sentiment d'abandon et de recherche d'un père inconnu. Une frontière érigée entre la France et l'Allemagne, la seconde guerre mondiale en toile de fond avec ses hommes et ses femmes, civils et militaires qui se croisent sans se voir dans une ville de province. Un voyage dans une Allemagne séparée par un mur, d'un côté la liberté rock 'n' roll, et de l'autre côté l'influence pesante du régime soviétique.

Jean-Paul Wenzel ne pouvait pas donner meilleur titre à ce texte qui confronte la France et l'Allemagne, distancées par une frontière et deux cultures, et dont l'histoire dans les manuels scolaires s'apprend avec la chronologie des conflits qui ont écrits la grande Histoire du monde et des hommes.

«Vaterland, le pays du père», un voyage initiatique dans la mémoire collective des années quarante aux années quatre-vingts et deux mille.

1944, Wilhelm, jeune soldat de la Wehrmacht passe ses journées à patrouiller dans les rues de Saint-Étienne. Un soir, il remarque la présence d'une belle jeune femme, Odette. Sans la connaître, il en tombe éperdument amoureux. Mais son statut de soldat de l'armée allemande l'incommode pour l'aborder. Aussi, n'hésite-t-il pas à dérober les papiers d'identité de Louis Duteil, son ami local. Un jour, Wilhelm s'éclipse, Odette se retrouve seule avec Jean, leur fils. Henri, le frère de Louis, apprend par hasard l'usurpation d'identité de son frère et bat les routes pour retrouver l'imposteur. Jean, guitariste dans un groupe de rock, profite d'une série de concerts Outre-Rhin pour rechercher ce père dont il n'a aucun souvenir.

La mise en scène de Cécile Backès, un espace ouvert en trois dimensions, un premier volet en 1944, un second en 1982 et un dernier en 2008. Récit théâtralisé en version feuilleton, les pans de l'histoire se font et se défont à la vitesse de défilement des images sur les toiles tendues. Lesquelles invitent à suivre les protagonistes dans la quête de l'inconnu. L'infini devient la ligne de conduite de Henri et de Jean, deux hommes de nationalité différente, deux destins qui n'auraient jamais dû se rencontrer.

Cécile Backès a travaillé le montage de la pièce dans l'esprit d'écriture de Jean-Paul Wenzel. Quelques soient les époques mises en situation, il en découle à chaque fois des faits marquants et l'homme en est toujours au cœur. De la seconde guerre mondiale aux deux Allemagnes, il y a les hommes qui dominent le monde et des hommes qui le construisent avec leur conviction, leur force et leur volonté.

Dans cette pièce, les personnages se déclinent au démonstratif. Anonymes, ils étaient en 1944, anonymes, ils sont en 1982 et en 2008. Leur existence se résume à la nécessité de connaître celui qui a fait le mal et celui qui a disparu. Des routes se profilent comme sur un carnet de voyages, le crayon s'apparente au destin et esquisse des contours et des horizons où se mêlent des individualités, des intimités et des solitudes.

À la puissance du texte répliqué avec les intonations des jeunes comédiens, la guitare libère des airs de rock et insuffle à la pièce une dynamique articulée à coups de cordes grattées et d'expressions dégagées des visages et des corps.

Vaterland s'écoute avec la transmission des émotions diffusées par les personnages et se lit à scène ouverte car l'intelligence associée à la subtilité de la création technique l'autorisent.

Les comédiens s'emparent de leur rôle avec une énergie qui leur appartient et révèle le potentiel graphique qui s'accorde à la scénographie. Leur jeunesse efface les lacunes de leurs aînés et ils incarnent le renouveau, l'espoir et la confiance de l'homme en l'homme. Qui n'a jamais fauté sans porter préjudice à ses semblables ?

Cécile Backès authentifie le texte de Jean-Paul Wenzel en y apportant son expérience de femme de théâtre, laquelle soutenue par Nathan Gabilly, Cécile Gérard, Martin Kipfer et Maxime Le Gall subtilisent le temps au temps pour le restituer au présent avec la générosité artistique qui les distingue.

**Philippe Delhumeau**  
4 mars 2014



## ***Vaterland, le pays du père...* Un «road-memories» des plus attachants !**

**Dans *Vaterland, le pays du père*, Jean Paul Wenzel raconte l'histoire du soldat Wilhelm, de son coup de foudre pour Odette, de sa désertion, de sa carte d'identité usurpée et de ce qui en suivit... À travers l'histoire singulière d'un couple que tout sépare en 1944, il est question de l'occupation allemande en France, de l'occupation française en Allemagne, de l'occupation soviétique en Allemagne...**

C'est la vie de l'après-guerre des petites gens. Celle de ces êtres écartelés, embarrassés, piégés par l'Histoire qui est rendu tangible. Celle de l'amour trompé et véritable et perdu. Du frère vengeur qui enquête et traque. De l'enfant parti 35 ans plus tard à la quête du père.

L'auteur alterne les récits des uns et des autres, croise les temps, superpose les lieux : Saint-Étienne, Douai, Stuttgart, Francfort, Baden-Baden, Erfurt... Comme autant de repères des chemins de la mémoire.

Dans l'enchevêtrement des fatalités se mesure la tension des événements, leur persistance et aussi l'écart des histoires individuelles, l'écart des perceptions, l'écart des sensibilités. L'auteur tisse un récit intime. Celui du voyage de la mémoire avec ses errances, ses impasses, ses fuites, ses caches d'où sourd le désir, de plus en plus prégnant, d'apprivoisement et d'apaisement. Dans «Vaterland», il est question de l'inquiétude de l'identité et sa résolution. De cet instant où la traque cesse, la réconciliation devient possible.

La mise en scène de Cécile Backès est sobre. Dans le glissement de rideaux de scène, les projections un peu floues, un peu flottantes, dans la parole claire des personnages qui focalise l'attention au récit, elle crée un léger effet hypnotique suggérant avec justesse les silences des années d'après-guerre.

Elle joue avec élégance du fil du temps. Ce «road-memories» est des plus attachants.

**Jean Grapin**  
14 mars 2014



A la fin de la guerre, Wilhelm, un jeune soldat allemand amoureux de la France échange son identité avec celle de son ami Louis Duteil qu'il vient de tuer par accident. Il rencontre une jeune française, l'épouse et ont un fils, Jean. Mais bientôt, le passé ressurgit...

Le frère de Louis, Henri, à la recherche de son frère découvrira bientôt l'usurpation et Wilhelm prendra la fuite pour l'Allemagne, avec Henri à ses trousses. En 1982, c'est Jean, le fils de Wilhelm et guitariste de rock qui, à la faveur d'une tournée en Allemagne, voudra retrouver les traces de son père disparu.

Sur des accords de guitare basse, alors que défile sur la toile de fond des images de paysages au ralenti, démarre cette intrigante histoire, celle d'une double enquête, dans l'après-guerre et au début des années 80.

Cécile Backès, en transposant à la scène le texte fort de Jean-Paul Wenzel (écrit avec la collaboration de Bernard Bloch) réussit avec «Vaterland, le pays du père» une adaptation respectueuse et inspirée de l'auteur stéphanois.

La scénographie d'Antoine Franchet, plusieurs cadres parallèles aux bords arrondis qui servent d'écrin pour l'action et soutiennent les rideaux qui en s'ouvrant nous font entrer dans un nouvel espace comme une scène gigogne à mesure qu'on remonte le fil de cette captivante histoire est astucieuse et efficace, offrant des espaces et des perspectives infinies. Le remarquable travail vidéo et sonore de Juliette Galamaz et les images de Simon Backès parviennent à créer une ambiance onirique évocatrice tout du long.

La mise en scène élégante et soignée de Cécile Backès nous fait pénétrer peu à peu dans la tête de ces personnages à travers le temps, révélant leurs failles et leur humanité. Et des correspondances s'établissent entre les lieux (Saint-Etienne et la Ruhr), les époques et les hommes.

Le seul reproche qu'on pourrait faire à cette belle adaptation est de donner peut-être trop de place à la narration quand on souhaiterait parfois être plus dans l'action avec les protagonistes. A ce titre, toutes les scènes jouées sont parfaites.

Cécile Gérard et Martin Kipfer donnent une belle crédibilité à la rencontre entre Odette et Wilhelm/Louis. Et Nathan Gabily (qui rythme le spectacle en imprimant une ambiance rock de reprises des années 80 accompagnées à la guitare) et Maxime Le Gall, fiévreux et volontaires, sont des guides parfaits pour cette mystérieuse et envoûtante investigation à la fois si lointaine et si proche de nous.

Un beau road-movie théâtral, touchant et magnétique.

**Nicolas Arnstam**  
2 mars 2014



# KOURAN dART

## Quêtes

Entre 1944 à Saint-Étienne sous l'occupation allemande, la traversée de l'Allemagne dévastée de l'immédiat après-guerre et celle de l'Allemagne divisée des années 1980, Jean-Paul Wenzel trace dans *Vaterland* la cartographie des quêtes d'origine, d'histoire familiale de ses personnages, sa propre quête. Cécile Backès la prend à son compte dans son spectacle qui tient « du polar d'après-guerre et du road movie des années 1980 ». À travers l'histoire d'amour interdit d'un soldat allemand et d'une jeune femme française que l'identité usurpée rend possible, de la fuite et de la traque de l'usurpateur, de l'abandon de sa femme et de son enfant, son fils qui, adulte, 35 ans après, va à son tour retraverser l'Allemagne en quête de son père, la pièce met en jeu des questions du lieu, de l'origine, de l'identité. Dans quelle mesure nous déterminent-ils ? Dans quelle mesure peut-on s'en échapper, renaître à soi-même, recomposer son identité propre ?

*Vaterland* dans la mise en scène de Cécile Backès prend une dimension métaphorique, abordant les destins des individus inextricablement liés aux événements de la grande histoire, de toutes les guerres et de la guerre permanente qui n'en finit pas aujourd'hui. On est là face à une pièce et à une mise en scène qui posent des questions essentielles, émancipatrices.

1944, l'Allemagne d'Hitler est en train de s'effondrer. Wilhelm un jeune soldat allemand dont le régiment est basé à Saint-Étienne aime se mêler aux Français, s'habiller en civil, prétend être Alsacien, se lie d'amitié avec Louis Duteil. Il tombe amoureux de la jeune Odette sans lui révéler sa véritable identité. Il déserte. La nuit de la libération de Saint-Étienne quelque chose le pousse à révéler son identité d'Allemand à son ami Louis qui, enragé contre les « Boches », l'attaque. En se défendant Wilhelm tue Louis et prend son identité. Il épouse Odette sous le nom de Louis Duteil. Leur fils Jean vient de naître quand l'imposture de Wilhelm est découverte par Henri Duteil qui, rentré d'un camp allemand, recherche Louis, son frère disparu. En cavale Wilhelm traqué par Henri va traverser l'Allemagne. Il tente de retrouver Odette qui le cherche aussi, puis refait sa vie.

Trente-cinq ans après son fils Jean, guitariste dans un groupe de rock, en tournée en Allemagne, découvre le pays de son père qu'il tente de retrouver. Mais pour lui c'est aussi une quête de ses origines, de sa propre identité. Les quatre personnages Odette, Wilhelm, Henri, Jean, sont à la recherche de quelqu'un, de quelque chose, d'eux-mêmes. Les chemins de certains vont se

croiser, la rencontre du fils avec son père aura-t-elle lieu ? Cécile Backès laisse le suspense. Dans sa lecture scénique de la pièce elle nous met à distance par rapport aux événements racontés dans la pièce, correspondant au présent immédiat de son écriture et de sa création en 1982.

Comment représenter l'histoire, la guerre, la fin de la Seconde Guerre Mondiale en France, l'immédiate post guerre en Allemagne en ruines, puis l'Allemagne de la guerre froide fracturée par la frontière entre l'Est et l'Ouest de l'Europe ? Son parti pris fut d'ancrer sa mise en scène dans quelques images, des traces, des bribes de mémoire, qui restent de cette guerre emblématique de toutes ces guerres plus ou moins lointaines dont nous voyons aujourd'hui les images à la télévision. Cécile Backès crée sur scène un paysage sonore et visuel, les sons de la musique rock jouée en direct évoquant des bruits de détonations et les projections suggérant des villes en ruines. Pas de réalisme dans la mise en scène. On est dans un espace mental de théâtre où comme dans un rêve, les divers lieux et les temps se croisent, s'imbriquent. Dans cette perspective les quêtes des personnages prennent une dimension emblématique de celles des individus pris dans un enchaînement de coïncidences, d'événements, ne maîtrisant pas leurs choix, agissant de façon impulsive, presque irrationnelle. Dans leurs quêtes ils tentent de retrouver des repères : pays, lieu d'origine, reconstituer l'histoire familiale, réinterroger leurs appartenances identitaires, culturelles. En quoi celles-ci les identifient-elles ?

L'histoire des quatre personnages principaux se tisse et se recompose à travers leurs récits dans lesquels interviennent des voix off des protagonistes de leurs parcours. Les acteurs viennent parler devant les micros sur pied qui n'amplifient pas leur voix, ce qui produit un effet de distanciation. Ils jouent leurs personnages sans les incarner totalement, en restant toujours dans l'évocation, dans la suggestion. Avec une extraordinaire économie de moyens, une intelligence, une inventivité rare et une efficacité Cécile Backès confère à cette histoire la portée plus universelle d'une histoire d'hier et d'aujourd'hui de beaucoup d'entre nous.

**Irène Sadowska Guillon**

7 mars 2014

## Les Rêveries de Camille Arman – Blog

Voici quelques Songeries au fil des jours, sur l'air du temps et le temps d'être, de temps en temps, entre deux empressements... Question d'écriture, d'Amour, de Fleurs des champs... mais pas seulement...

Vaterland, ça sonne comme un son de guitare oubliée. Comme la langue allemande en mode moderato cantabile.

Vaterland, c'est la recherche d'un père derrière les écrans de fumée de la mémoire. C'est l'histoire de toutes les pièces du puzzle, celle de tous les associés de hasard aux destins irrémédiablement liés : fils, père, mère, frère... Une quête d'identité qui se répercute à chaque étage de palier de la vie des susnommés.

Vaterland, c'est la guerre qui joue avec les hommes et leur destinée.

Vaterland, c'est le regard déchiré d'une amoureuse qui s'abîme dans l'attente. C'est un frère en trajectoire intermédiaire, toujours décalé. C'est un fils à la poursuite d'une assise, d'un socle solide sous ses pieds. C'est un père dédoublé.

Vaterland, c'est une suite de gestes enchaînés en toute délicatesse : fleur tendue, nichée au creux de la poitrine, ramassée sur le bitume, manteau placé sur des épaules frémissantes, tête de mère posée doucement sur genoux d'enfant qui lisse les pensées sur le front tourmenté. Abandon... Inversion de protection... Attention... Générosité qui nous transperce.

Silence dans les travées. Gestes comme autant de relais entre les personnages, véritables liants de la pièce, qui devient presque une valse, aidée en cela par le son de la guitare électrique, si vaporeux parfois, et des voix en accord parfait. Juste là pour se souligner l'une l'autre, d'un trait subtil et léger... Se superposer sans se nuire... Voile d'irréalité.

Et si, au-delà de tout, de soulever le manteau de la grande histoire, de revisiter la quête impossible qui nous mène inéluctablement vers nos propres abîmes, cette pièce finement écrite, superbement interprétée, permettait de faire un pas de côté en soulignant un pressentiment tout au long distillée par la mise en scène : et si le véritable lien entre êtres humains résidait dans cette tendresse attentive, douce, subtile, sûre de son fait ? D'autant plus forte qu'elle se déroule sans effusion.

Que dire d'autre de cette féerie sinon que l'on reste bouche bée devant les prodiges de finesse et d'élégance dévoilés ici ?

Allez-y vite!

Vaterland est au théâtre de l'Aquarium à la Cartoucherie de Vincennes  
D'après un texte de JP Wenzel admirablement interprété par Nathan Gabilly, Cécile Gérard, Martin Kipfer et Maxime Le Gall et mis en scène par Cécile Backès.

**Camille Armand**

camreve.wordpress.com  
Chronique du 2 Mars 2014



Saga encore à la Cartoucherie de Vincennes, avec Vaterland, le pays du père. Destins croisés, sauts dans le temps, destins entremêlés sont ici de mise. En 1944, un soldat de Wehrmacht vole des papiers d'identité sur le cadavre d'un français. Puis il disparaît. En 1982, son, devenu chanteur de rock, part sur ses traces... Un road-movie palpitant.

**Sarah Gandillot**

13 mars 2014